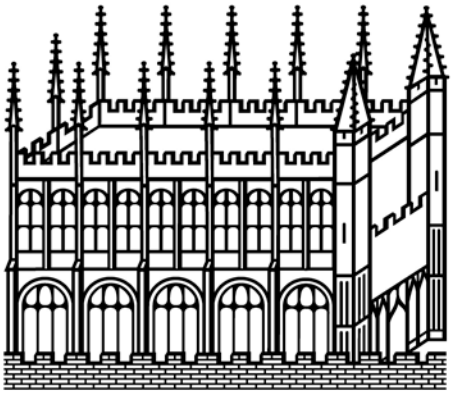


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

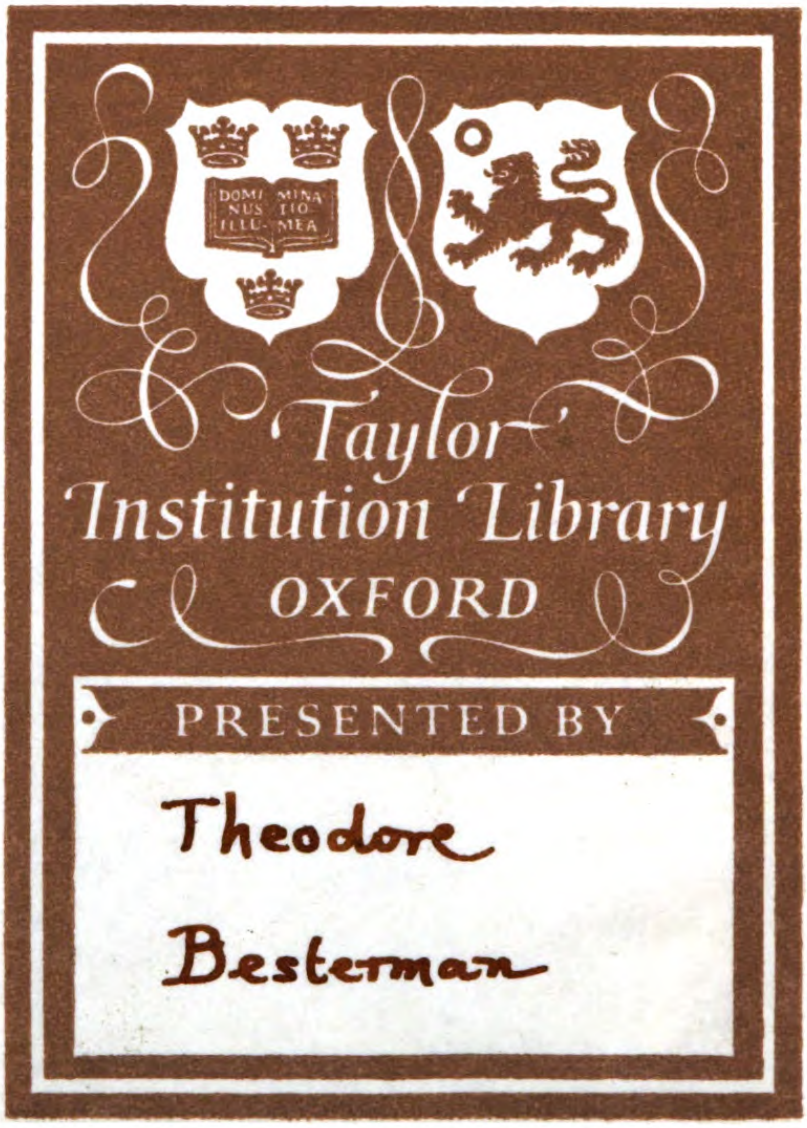
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

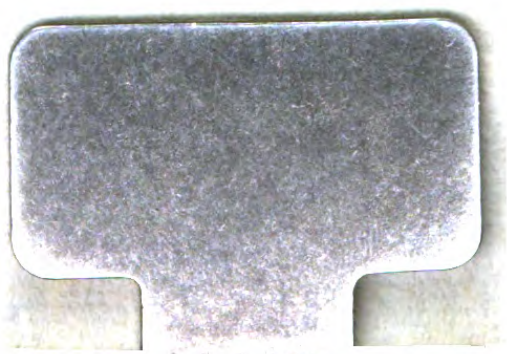
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Vet. Fr. II A. 1283





CRISPIN,

RIVAL DE SON MAÎTRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

ACTEURS.

MOnſieur ORONTE, *Bourgeois de Paris.*

Madame ORONTE, *ſa femme.*

ANGÉLIQUE, *leur fille, promiſe à Damis.*

VALERE, *Amant d'Angélique.*

M. ORGON, *Pere de Damis.*

LISETTE, *Suivante d'Angélique.*

CRISPIN, *Valet de Valere.*

LA BRANCHE, *Valet de Damis.*

La Sçene eſt à Paris.

CRISPIN,
RIVAL DE SON MAÎTRE;
COMÉDIE
EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, CRISPIN.

VALERE.

AH ! te voilà, bourreau !

CRISPIN.

Parlons ſans emportement.

VALERE.

Coquin !

CRISPIN.

Laiſſons-là, je vous prie, nos qualités. De quoi vous plaignez-vous ?

VALERE.

De quoi je me plains, traitre ! tu m'avois demandé congé pour huit jours, & il y a plus d'un mois que je ne t'ai vû. Eſt-ce ainſi qu'un valet doit ſervir ?

CRISPIN.

Parbleu, Monſieur, je vous ſers comme vous me payez. Il me ſemble que l'un n'a pas plus de ſujet de ſe plaindre que l'autre.

VALERE.

Je voudrois bien ſçavoir d'où tu peux venir ?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine avec un Chevalier de mes amis faire une petite expédition.

VALERE.

Quelle expédition ?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'eſt acquis ſur les gens de province par ſa maniere de jouer.

VALERE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent ; & tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, Monſieur, nous n'avons pas fait une heureuſe pêche. Le poiſſon a vu l'hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appas.

VALERE.

Le bon fond de garçon que voilà ! écoute, Criſpin ; je veux bien te pardonner le paſſé : j'ai beſoin de ton induſtrie.

CRISPIN.

Quelle clémence !

VALERE.

Je ſuis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils ? Ce gros Marchand à qui vous avez fait un billet de neuf cent francs pour trente piſtoles d'étoffe qu'il vous a fourni, auroit-il obtenu ſentence contre vous ?

VALERE.

Non.

CRISPIN.

Ah ! j'entends. Cette généreuſe Marquiſe qui alla elle-même payer votre tailleur qui vous avoit fait aſſigner, a découvert que nous agiſſions de concert avec lui.

VALERE.

Ce n'eſt point cela, Criſpin. Je ſuis devenue amoureux.

CRISPIN.

Oh ! oh ! Et de qui, par avanture ?

VALERE.

D'Angélique, fille unique de Monſieur Oronte.

CRISPIN.

Je la connois de vue ; peſte la jolie figure ! ſon pere, ſi je ne me trompe, eſt un Bourgeois qui demeure en ce logis, & qui eſt très-riche.

VALERE.

Oui, il a trois grandes maiſons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable perſonne qu'Angélique ?

VALERE.

De plus il paſſe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connois tout l'excès de votre amour. Mais où en êtes-vous avec la petite fille ? Elle ſçait vos ſentimens.

VALERE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez ſon pere, j'ai ſi bien fait, qu'elle me voit d'un œil favorable ; mais Liſette, ſa femme de chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au déſeſpoir.

CRISPIN.

Eh ! que vous a-t-elle dit cette déſeſpérante Liſette ?

VALERE.

Que j'ai un rival, que Monſieur Oronte a donné ſa parole à un jeune homme de province qui doit inceſſamment arriver à Paris pour épouſer Angélique.

CRISPIN.

Et qui eſt ce rival ?

VALERE.

C'eſt ce que je ne ſçai point encore. On appella Liſette dans le tems qu'elle me diſoit cette fâcheuſe nouvelle, & je fus obligé de me retirer ſans apprendre ſon nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas ſitôt propriétaires des trois belles maiſons de Monſieur Oronte.

VALERE.

Va trouver Liſette de ma part, parle-lui ; après cela nous prendrons nos meſures.

CRISPIN.

Laiſſez-moi faire.

VALERE.

Je vais t'attendre au logis.

SCENE II.

CRISPIN, *ſeul.*

QUE je ſuis las d'être valet ! ah ! Criſpin, c'eſt ta faute ; tu as toujours donné dans la bagatelle ; tu devrois préſentement briller dans la finance. Avec l'eſprit que j'ai, morbleu, j'aurois déja fait plus d'une banqueroute.

SCENE III.

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

N'Eſt-ce pas là Criſpin ?

CRISPIN.

Eſt-ce La Branche que je vois ?

LA BRANCHE.

C'eſt Criſpin, c'eſt lui-même.

CRISPIN.

C'eſt La Branche, ou je meure ! l'heureuſe rencontre ! que je t'embraſſe mon cher. Franchement, ne te voyant plus paroître à Paris, je craignois que quelque arrêt de la Cour ne t'en eût éloigné.

LA BRANCHE.

Ma foi, mon ami, je l'ai échappé belle depuis que je ne t'ai vû. On m'a voulu donner de l'occupaton ſur mer ; j'ai penſé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu ! qu'avois-tu donc fait ?

LA BRANCHE.

Une nuit je m'aviſai d'arrêter dans une rue détournée un marchand étranger pour lui demander par curioſité des nouvelles de ſon pays. Comme il n'entendoit pas le françois, il crut que je lui demandois la bourſe, il crie au voleur ; le guet vient, on me prend pour un fripon, on me mene au Châtelet, j'y ai demeuré ſept ſemaines.

CRISPIN.

Sept ſemaines ?

LA BRANCHE.

J'y aurois demeuré bien davantage ſans la niece d'une revendeuſe à la toilette.

CRISPIN.

Eſt-il vrai ?

LA BRANCHE.

On étoit furieuſement prévenu contre moi, mais

cette bonne amie ſe donna tant de mouvement, qu'elle fit connoître mon innocence.

CRISPIN.

Il eſt bon d'avoir de puiſſans amis.

LA BRANCHE.

Cette avanture m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois ; tu n'es plus curieux de ſçavoir des nouvelles des pays étrangers.

LA BRANCHE.

Non, ventrebleu ; je me ſuis remis dans le ſervice. Et toi, Criſpin, travaille-tu toujours ?

CRISPIN.

Non, je ſuis comme toi un fripon honoraire. Je ſuis rentré dans le ſervice auſſi ; mais je ſers un maître ſans bien, ce qui ſuppoſe un valet ſans gages ; je ne ſuis pas trop content de ma condition.

LA BRANCHE.

Je le ſuis aſſez de la mienne, moi ; je me ſuis retiré à Chartres, j'y ſers un jeune homme appellé Damis ; c'eſt un aimable garçon, il aime le jeu, le vin, les femmes ; c'eſt un homme univerſel ; nous faiſons enſemble toutes ſortes de débauches ; cela m'amuſe ; cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie !

LA BRANCHE.

N'eſt-il pas vrai ?

CRISPIN.

Assurément. Mais dis-moi, La Branche, qu'es-tu venu faire à Paris ? Où vas-tu ?

LA BRANCHE.

Je vais dans cette maison.

CRISPIN.

Chez Monsieur Oronte ?

LA BRANCHE.

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN.

Angélique promise à ton maître ?

LA BRANCHE.

Monsieur Orgon, pere de Damis, étoit à Paris il y a quinze jours, j'y étois avec lui ; nous allâmes voir Monsieur Oronte qui est de ses anciens amis, & ils arrêterent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'est donc une affaire résolue ?

LA BRANCHE.

Oui, le contrat est déja signé des deux peres & de Madame Oronte ; la dot qui est de vingt mille écus en argent comptant est toute prête, on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN.

Ah ! parbleu, cela étant, Valere mon maitre n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LA BRANCHE.

Quoi ? ton maître ?

CRISPIN.

Il eſt amoureux de cette même Angélique : mais puiſque Damis...

LA BRANCHE.

Oh ! Damis n'épouſera point Angélique, il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh ! quelle ?

LA BRANCHE.

Pendant que ſon pere le marioit ici, il s'eſt marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc ?

LA BRANCHE.

Il aimoit une jeune perſonne avec qui il avoit fait les choſes, de maniere qu'au retour du bon homme Orgon, il s'eſt fait en ſecret une aſſemblée de parens. La fille eſt de condition, Damis a été obligé de l'épouſer.

CRISPIN.

Oh ! cela change la theſe.

LA BRANCHE.

J'ai trouvé les habits de nôces de mon Maître tous faits ; j'ai ordre de les emporter à Chartres, auſſi-tôt que j'aurai vû Monſieur & Madame Oronte, & retiré la parole de M. Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de Monſieur Orgon.

LA BRANCHE.

C'eſt ce qui m'amene à Paris : ſans adieu Criſpin, nous nous reverrons.

CRISPIN.

Attends, La Branche, attends mon enfant ; il me vient une idée: dis-moi un peu, ton Maître eſt-il connu de Monſieur Oronte ?

LA BRANCHE.

Ils ne ſe ſont jamais vûs.

CRISPIN.

Ventrebleu ſi tu voulois, il y auroit un beau coup à faire ; mais après ton avanture du Châtelet, je crains que tu ne manques de courage.

LA BRANCHE.

Non, non ; tu n'as qu'à dire, une tempête eſſuyée n'empêche point un bon matelot de ſe remettre en mer. Parle ; de quoi s'agit-il ? Eſt-ce que tu voudrois faire paſſer ton Maître pour Damis ? & lui faire épouſer.

CRISPIN.

Mon Maître ! fi donc ; voilà un plaiſant gueux pour une fille comme Angélique. Je lui deſtine un meilleur parti.

LA BRANCHE.

Qui donc ?

CRISPIN.

Moi.

LA BRANCHE.

Malepeſte, tu as raiſon ; cela n'eſt pas mal imaginé au moins.

CRISPIN.

Je ſuis auſſi amoureux d'elle.

LA BRANCHE.

J'aprouve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LA BRANCHE.

C'eſt bien dit.

CRISPIN.

J'épouſerai Angélique.

LA BRANCHE.

J'y conſens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LA BRANCHE.

Fort bien !

CRISPIN.

Et je diſparoîtrai avant qu'on en vienne aux éclairciſſemens.

LA BRANCHE.

Expliquons-nous mieux ſur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi ?

LA BRANCHE.

Tu parles de diſparoître avec la dot ſans faire mention de moi. Il y a quelque choſe à corriger dans ce plan là.

CRISPIN.

Oh ! nous diſparoîtrons enſemble.

LA BRANCHE.

A cette condition là, je te ſers de croupier. Le coup, je l'avoue, eſt un peu hardi ; mais mon audace ſe réveille, & je ſens que je ſuis né pour les grandes choſes. Où irons-nous cacher la dot ?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LA BRANCHE.

Je crois qu'elle ſera mieux hors du Royaume ; qu'en dis-tu ?

CRISPIN.

C'eſt ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractere eſt Monſieur Oronte.

LA BRANCHE.

C'eſt un Bourgeois fort ſimple ; un petit génie.

CRISPIN.

Et Madame Oronte ?

LA BRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à ſoixante ans ; une femme qui s'aime, & qui eſt d'un eſprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour & le contre.

CRISPIN.

Cela ſuffit ; il faut à préſent emprunter des habits pour...

LA BRANCHE.

Tu peux te ſervir de ceux de mon Maître ; oui juſtement, tu es à peu près de ſa taille.

CRISPIN.

Peſte ! il n'eſt pas mal fait.

LA BRANCHE.

Je vois ſortir quelqu'un de chez Monſieur Oronte ; allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entrepriſe.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je courre au logis parler à Valere, & que je l'engage par une fauſſe confidence, à ne point venir de quelques jours chez Monſieur Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

OUI, Liſette ; depuis que Valere m'a découvert ſa paſſion, un ſecret chagrin me dévore, & je ſens que ſi j'épouſe Damis, il m'en coutera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valere.

ANGÉLIQUE.

Que je ſuis malheureuſe ! entre dans ma ſituation ; Liſette ! que dois-je faire ? Conſeille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conſeil pouvez-vous attendre de moi.

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inſpirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux ſortes de conſeils ; l'un d'oublier Valere, & l'autre de vous roidir contre

TAYLOR INSTITUTION OXFORD

l'autorité paternelle : vous avez trop d'amour pour ſuivre le premier ; j'ai la conſcience trop délicate pour vous donner le ſecond, cela eſt embaraſſant comme vous voyez.

LISETTE.

Ah ! Liſette, tu me déſeſperes.

LISETTE.

Attendez, il me ſemble pourtant que l'on peut concilier votre amour & ma conſcience : oui, allons trouver votre mere.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire ?

LISETTE.

Avouons-lui tout, elle aime qu'on la flatte qu'on la careſſe ; flattons-là, careſſons-là ; dans le fonds elle a de l'amitié pour vous, & elle obligera peut-être Monſieur Oronte à retirer ſa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raiſon, Liſette ; mais je crains...

LISETTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Tu connois ma mere, ſon eſprit a ſi peu de fermeté.

LISETTE.

Il eſt vrai qu'elle eſt toujours du ſentiment de celui qui lui parle le dernier ; n'importe, ne laiſſons pas de l'attirer dans notre parti. Mais je la vois, retirez-vous pour un moment, vous reviendrez quand je vous en ferai ſigne.

SCENE

SCENE V.

Madame ORONTE, LISETTE.

LISETTE, *ſans faire ſemblant de voir Madame Oronte.*

IL faut convenir que Madame Oronte eſt une des plus aimables femmes de Paris.

Madame ORONTE.

Vous êtes flatteuſe, Liſette.

LISETTE.

Ah! Madame, je ne vous voyois pas! ces paroles que vous venez d'entendre, ſont la ſuite d'un entretien que je viens d'avoir avec Mademoiſelle Angélique au ſujet de ſon mariage. Vous avez, lui diſois-je, la plus *judicieuſe* de toutes les meres, la plus raiſonnable.

Madame ORONTE.

Effectivement, Liſette, je ne reſſemble gueres aux autres femmes. C'eſt toujours la raiſon qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

Madame ORONTE.

Je n'ai ni entêtement, ni caprice.

LISETTE.

Et avec cela vous êtes la meilleure mere du monde; je mets en fait que ſi votre fille avoit de la répugnance

à épouſer Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-deſſus ſon inclination.

Madame ORONTE.

Moi, la contraindre ! moi, gêner ma fille ! à Dieu ne plaiſe que je faſſe la moindre violence à ſes ſentimens. Dites-moi, Liſette, auroit-elle de l'averſion pour Damis ?

LISETTE.

Eh ! mais...

Madame ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puiſque vous voulez ſçavoir les choſes, Madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

Madame ORONTE.

Elle a peut-être une paſſion dans le cœur.

LISETTE.

Oh ! Madame, c'eſt la regle. Quand une fille a de l'averſion pour un homme qu'on lui deſtine pour mari, cela ſupoſe toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haiſſiez Monſieur Oronte la premiere fois qu'on vous le propoſa, parce que vous aimiez un Officier qui mourut au ſiége de Candie.

Madame ORONTE.

Il eſt vrai que ſi ce pauvre garçon ne fut pas mort, je n'aurois jamais épouſé Monſieur Oronte.

LISETTE.

Eh bien, Madame ; Mademoiſelle votre fille eſt

dans la même diſpoſition où vous étiez avant le ſiége de Candie.

Madame ORONTE.

Eh ! quel eſt donc le Cavalier qui a trouvé le ſecret de *lui* plaire ?

LISETTE.

C'eſt ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

Madame ORONTE.

Qui ? Valere.

LISETTE.

Lui-même.

Madame ORONTE.

A propos, vous m'en faites ſouvenir ; il nous regardoit hier Angélique & moi avec des yeux ſi paſſionnez ! êtes vous bien aſſurée, Liſette, que c'eſt de ma fille qu'il eſt amoureux ?

LISETTE *fait ſigne à Angélique de s'approcher.*

Oui, Madame ; il me l'a dit lui-même, & il m'a chargé de vous prier de ſa part de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

SCENE VI.

Madame ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

PARDONNEZ, Madame, ſi mes ſentimens ne ſont pas conformes aux vôtres ; mais vous ſçavez....

Madame ORONTE.

Je ſçai bien qu'une fille ne regle pas toujours les mouvemens de ſon cœur ſur les vues de ſes parens ; mais je ſuis tendre, je ſuis bonne, j'entre dans vos peines. En un mot j'agrée la recherche de Valere.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, Madame, tout le reſſentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE.

Ce n'eſt pas aſſez, Madame ; Monſieur Oronte eſt un petit opiniâtre ; ſi vous ne ſoutenez pas avec vigueur...

Madame ORONTE.

Oh ! n'ayez point d'inquiétude là-deſſus ; je prends Valere ſous ma protection ; ma fille n'aura point d'autre époux que lui, c'eſt moi qui vous le dis. Mon mari vient ; vous allez voir de quel ton je vais lui parler

SCENE VII.

Madame ORONTE, Monſieur ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

Madame ORONTE.

VOus venez fort à propos, Monſieur; j'ai à vous dire que je ne ſuis plus dans le deſſein de marier ma fille à Damis.

M. ORONTE.

Ah! ah! peut-on ſçavoir, Madame, pourquoi vous avez changé de réſolution?

Madame ORONTE.

C'eſt qu'il ſe préſente un meilleur parti pour Angélique. Valere la demande, il n'eſt pas à la vérité ſi riche que Damis, mais il eſt gentilhomme, & en faveur de ſa nobleſſe, nous devons lui paſſer ſon peu de bien.

LISETTE.

Bon.

M. ORONTE.

J'eſtime Valere, & ſans faire attention à ſon peu de bien, je lui donnerois très-volontiers ma fille, ſi je le pouvois avec honneur; mais cela ne ſe peut pas, Madame.

Madame ORONTE.

D'où vient, Monſieur?

M. ORONTE.

D'où vient? voulez-vous que nous manquions de parole

à M. Orgon, notre ancien ami ? Avez-vous quelque ſujet de vous plaindre de lui ?

Madame ORONTE.

Non.

LISETTE, *bas.*

Courage ; ne moliſſez point.

M. ORONTE.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront ? Songez que le Contrat eſt ſigné, que tous les préparatifs ſont faits, & que nous n'attendons que Damis. La choſe n'eſt-elle pas trop avancée pour s'en dédire ?

Madame ORONTE.

Effectivement je n'avois pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE, *bas.*

Adieu, la girouette va tourner.

M. ORONTE.

Vous êtes trop raiſonnable, Madame, pour vouloir vous oppoſer à ce mariage.

Madame ORONTE.

Oh ! je ne m'y oppoſe pas.

LISETTE.

Mort de ma vie, eſt-ce-là une femme ! elle ne contredit point.

Madame ORONTE.

Vous le voyez, Liſette ; j'ai fait ce que j'ai pû pour Valere.

LISETTE.

Oui, vraiment ; voilà un amant bien protégé.

SCENE VIII.

Monſieur ORONTE, Madame ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, LA BRANCHE.

M. ORONTE.

J'Aperçois le valet de Damis.

LA BRANCHE.

Très-humble ſerviteur à Monſieur & à Madame Oronte ; ſerviteur très-humble à Mademoiſelle Angélique : bon jour Liſette.

M. ORONTE.

Eh bien, la Branche ; quelle nouvelle ?

LA BRANCHE.

Monſieur Damis votre gendre, & mon Maître vient d'arriver de Chartres. Il marche ſur mes pas. J'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE, *bas.*

O ciel !

M. ORONTE.

Je l'attendois avec impatience ; mais pourquoi n'eſt-il pas venu tout droit chez moi ? Dans les termes où nous en ſommes, doit-il faire ces façons-là ?

LA BRANCHE.

Oh ! Monſieur ; il ſçait trop bien vivre pour en uſer ſi familierement avec vous c'eſt le garçon de France

qui a les meilleures manieres ; quoique je ſois ſon valet, je n'en puis dire que du bien.

Madame ORONTE.

Eſt-il poli, eſt-il ſage ?

LA BRANCHE.

S'il eſt ſage, Madame ? Il a été élevé avec la plus brillante jeuneſſe de Paris ; tudieu ! c'eſt une tête bien ſenſée.

M. ORONTE.

Et Monſieur Orgon n'eſt-il pas avec lui ?

LA BRANCHE.

Non, Monſieur ; de vives atteinte de goutte l'ont empêché de ſe mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bon homme.

LA BRANCHE.

Cela l'a pris ſubitement la veille de notre départ. Voici une lettre qu'il vous écrit.

[*Il donne une Lettre à M. Oronte.*]

M. ORONTE *lit le deſſus.*

A Monſieur, Monſieur Craquet, Médecin, dans la rue du Sépulcre.

LA BRANCHE, *reprenant la Lettre.*

Ce n'eſt point cela, Monſieur.

M. ORONTE, *riant.*

Voilà un Médecin qui loge dans le quartier de ſes malades.

LA BRANCHE *tire pluſieurs Lettres, & en lit les adreſſes.*

J'ai pluſieurs lettres que je me ſuis chargé de rendre

à

à leurs adreſſes. Voyons celle-ci... (*Il lit.*) A Monſieur Bredouillet, Avocat au Parlement, rue des mauvaiſes paroles. Ce n'eſt point encore cela ; paſſons à l'autre... (*Il lit.*) A Monſieur Gourmandin, Chanoine de... Ouais, je ne trouverai point celle que je cherche. (*Il lit.*) A Monſieur Oronte... Ah ! voici la lettre de Monſieur Oronte... (*Il la donne*) Il l'a écrite d'une main ſi tremblante, que vous n'en reconnoîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet, elle n'eſt pas reconnoiſſable.

LA BRANCHE.

La goutte eſt un terrible mal. Le ciel vous en veuille préſerver, auſſi-bien que Madame Oronte, Mademoiſelle Angélique, Liſette, & toute la compagnie.

M. ORONTE *lit.*

Je me diſpoſois à partir avec Damis ; mais la goutte m'en a empêché. Néanmoins comme ma préſence n'eſt point abſolument néceſſaire à Paris, je n'ai pas voulu voulu que mon indiſpoſition retardât un mariage qui fait ma plus chere envie, & toute la conſolation de ma vieilleſſe. Je vous envoye mon fils, ſervez-lui de Pere comme à votre fille. Je trouverai bon tout ce que vous ferez. *De Chartres,*

Votre affectionné ſerviteur, ORGON

Que je le plains !.. Mais qui eſt ce jeune homme qui s'avance ? Ne ſeroit-ce point Damis

LA BRANCHE.

C'eſt lui-même ; qu'en dites-vous, Madame ? N'a-t-il pas un air qui prévient en ſa faveur ?

SCENE IX.

Monſieur ORONTE, Madame ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, LA BRANCHE, CRISPIN.

Madame ORONTE.

IL n'eſt pas mal fait, vraiment.

CRISPIN.

La Branche.

LA BRANCHE.

Monſieur.

CRISPIN.

Eſt-ce là Monſieur Oronte, mon illuſtre beau-pere ?

LA BRANCHE.

Oui, vous le voyez en propre original.

M. ORONTE.

Soyez le bien venu, mon gendre, embraſſez-moi.

CRISPIN *embraſſant M. Oronte.*

Ma joie eſt extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embraſſer. Voilà ſans doute l'aimable enfant qui m'eſt deſtinée.

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'eſt ma femme ; voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malepeſte, la jolie famille ! je ferois volontiers ma femme de l'une, & ma Maitreſſe de l'autre.

Madame ORONTE.

Cela eſt trop galant. Il paroît avoir de l'eſprit.

LISETTE.

Et du goût, même.

CRISPIN.

Quel air ! quelle grace ! quelle noble fierté ! Ventreubleu, Madame, vous êtes toute adorable, mon pere me le diſoit bien, tu verras Madame Oronte; c'eſt la beauté la plus piquante.

Madame ORONTE.

Fi donc.

CRISPIN.

La plus déſag.... Je voudrois, dit-il, qu'elle fut veuve, je l'aurois bientôt épouſée.

M. ORONTE, *riant.*

Je lui ſuis, parbleu, bien obligé.

Madame ORONTE.

Je l'eſtime infiniment, Monſieur votre Pere; que je ſuis fâchée qu'il n'ait pû venir avec vous !

CRISPIN.

Qu'il eſt mortifié de ne pouvoir être de la nôce ! il ſe promettoit bien de danſer la bourée avec Madame Oronte.

LA BRANCHE.

Il vous prie d'achever promptement ce mariage : car il a une furieuſe impatience d'avoir ſa bru auprès de lui.

M. ORONTE.

Eh ! mais toutes les conditions ſont arrêtées entre nous, & ſignées ; il ne reſte plus qu'à terminer la choſe, & compter la dot.

CRISPIN.

Compter la dot. Oui, c'eſt fort bien dit. La Branche. Permettez que je donne une commiſſion à mon Valet. Va chez le Marquis.. [*Bas.*] Va-t-en arrêter des chevaux pour cette nuit, tu m'entends... [*Haut.*] Et tu lui diras que je lui baiſe les mains.

LA BRANCHE, *ſortant.*

J'y vole.

SCENE X.

Monſieur ORONTE, Madame ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, CRISPIN.

M. ORONTE.

REVENONS à votre pere, je ſuis très-affligé de ſon indiſpoſition; mais ſatisfaite, je vous prie, ma curioſité. Dites-moi un peu des nouvelles de ſon procès.

CRISPIN, *d'un air inquiet.*

La Branche.

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému; qu'avez-vous?

CRISPIN.

[*Bas.*] Maugrebleu de la queſtion... [*Haut.*] J'ai oublié de charger la Branche... [*Bas.*] Il devoit bien me parler de ce procès-là.

M. ORONTE.

Il reviendra. Eh bien, ce procès a-t-il enfin été jugé ?

CRISPIN.

Oui, Dieu merci ; l'affaire en eſt faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en ſuis ravi, je vous en aſſure.

Madame ORONTE.

Le ciel en ſoit loué.

CRISPIN.

Mon pere avoit cette affaire à cœur ; il auroit donné tout ſon bien aux Juges plutôt que d'en avoir le démenti.

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'eſt-ce pas ?

CRISPIN.

Je vous en réponds ; mais la Juſtice eſt une ſi belle choſe, qu'on ne ſçauroit trop l'acheter.

M. ORONTE.

J'en conviens ; mais outre cela ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Ah ! cela n'eſt pas concevable ! il avoit affaire au plus grand chicaneur, au moins raiſonnable de tous les hommes.

M. ORONTE.

Qu'appellez-vous de tous les hommes ? Il m'a dit que ſa partie étoit une femme.

CRISPIN.

Oui, ſa partie étoit une femme d'accord ; mais cette femme avoit dans ſes intérêts un certain vieux Normand qui lui donnoit des conſeils; c'eſt cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon pere .. Mais changeons de diſcours ; laiſſons-là les procès, je ne veux m'occuper que de mon mariage, & que du plaiſir de voir Madame Oronte.

M. ORONTE.

Eh bien, allons, mon gendre ; entrons, je vais ordonner les aprêts de vos nôces.

CRISPIN, *donnant la main à Madame Oronte.*

Madame.

Madame ORONTE.

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille ; Damis a du mérite.

SCENE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

HÉLAS ! que vais-je devenir ?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de Monſieur Damis, cela n'eſt pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Liſette, tu ſçais mes ſentimens, montre-toi ſenſible à mes peines.

LISETTE, *pleurant.*

La pauvre enfant !

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon ſort ?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur.

ANGÉLIQUE.

Liſette, ma chere Liſette !

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je ſuis ſi touchée, que je pourrois bien vous donner quelque mauvais conſeil, & je vous vois ſi affligée, que vous ne manqueriez pas de le ſuivre.

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, VALERE, LISETTE.

VALERE, *à part.*

CRISPIN m'a dit de ne point paroître ici de quelques jours, qu'il méditoit un ſtratagême ; mais il ne m'a point expliqué ce que c'eſt. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE.

Valere vient.

VALERE.

Je ne me trompe point ; c'eſt elle-même. Belle Angélique, de grace, apprenez-moi vous-même ma deſtinée ? Quel ſera le fruit... Mais, quoi ! vous pleurez l'une & l'autre !

LISETTE.

Eh, oui, Monſieur, nous pleurons, nous nous déſeſpérons. Votre rival eſt arrivé.

VALERE.

Qu'eſt-ce que j'entend !

LISETTE.

Et dès ce ſoir, il épouſera ma maitreſſe.

VALERE.

Juſte ciel !

LISETTE.

Si du moins après ſon mariage, elle demeuroit à Paris, paſſe encore ; vous pourriez quelque fois tous deux pleurer enſemble vos déplaiſirs ; mais pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez ſéparément.

VALERE.

J'en mourrai ; mais, Liſette, qui eſt donc cet heureux rival qui m'enleve ce que j'ai de plus cher au monde ?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALERE.

Damis !

LISETTE.

C'eſt un homme de Chartres.

VALERE.

Je connois tout ce pays-là, & je ne ſçache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de Monſieur Orgon.

LISETTE.

Juſtement ; c'eſt le fils de Monſieur Orgon qui eſt votre rival.

VALERE.

Ah ! ſi nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous raſſurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valere ?

VALERE.

Ceſſons de nous affliger, charmante Angélique; Damis depuis huit jours s'eſt marié à Chartres.

LISETTE.

Bon !

ANGÉLIQUE.

Vous vous mocquez, Valere. Damis eſt ici qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE.

Il eſt en ce moment au logis avec Monſieur & Madame Oronte.

VALERE.

Damis eſt de mes amis, & il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit, j'ai ſa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il ?

VALERE.

Qu'il s'eſt marié ſecretement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié ſecretement ! oh ! oh ! approfondiſſons un peu cette affaire ; il me paroît qu'elle en vaut bien la peine. Allez, Monſieur, allez querir cette lettre, & perdez point de tems.

VALERE.

Dans un moment je ſuis de retour.

LISETTE.

Et nous ne négligeons point cette nouvelle ; je ſuis fort trompée ſi nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous ſervira du moins à faire ſuſpendre pour quelque tems votre mariage. Je vois venir Monſieur Oronte ; pendant que je la lui apprendrai, courez en faire part à Madame votre mere.

SCENE XIII.

M. ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

VALERE vient de vous quitter, Liſette.

LISETTE.

Oui, Monſieur ; il vient de nous dire une choſe qui vous ſurprendra ſur ma parole.

M. ORONTE.

Eh quoi ?

LISETTE.

Par ma foi, Damis eſt un plaiſant homme, de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens ſont ſi fâchés d'en avoir une !

M. ORONTE.

Explique-toi, Liſette.

LISETTE.

Damis eſt marié, il a épouſé ſecretement une fille de Chartres, une fille de qualité.

TAYLOR INST. OXFORD

M. ORONTE.

Bon, cela ſe peut-il, Liſette ?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, Monſieur ; Damis l'a mandé lui-même à Valere, qui eſt ſon ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non, Monſieur, je vous aſſure. Valere eſt allé querir la lettre, il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup, je ne puis croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Eh ! Monſieur, pourquoi ne le croirez-vous pas ? Les jeunes gens ne ſont-ils pas aujourd'hui capables de tout ?

M. ORONTE.

Il eſt vrai qu'ils ſont plus corrompus qu'ils ne l'étoient de mon tems.

LISETTE.

Que ſçavons-nous ſi Damis n'eſt point un de ces petits ſcélérats qui ne ſe font point un ſcrupule de la pluralité des dots ? Cependant la perſonne qu'il a épouſée étant de condition, ce mariage clandeſtin aura des ſuites qui ne ſeront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis, ne laiſſe pas de mériter qu'on y faſſe quelque attention.

LISETTE.

Comment, quelque attention ? Si j'étois à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrois du moins être éclairci de la choſe.

M. ORONTE.

Tu as raiſon, je vois paroître le valet de Damis, il faut que je le ſonde finement. Retire-toi, Liſette, & me laiſſe avec lui

LISETTE, *en s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvoit ſe confirmer !

SCENE XIV.

M. ORONTE, LA BRANCHE.

M. ORONTE.

APproche la Branche. viens-çà ; je te trouve une phiſionomie d'honnête homme.

LA BRANCHE.

Oh ! Monſieur, ſans vanité ; je ſuis encore plus honnête homme que ma phiſionomie.

M. ORONTE.

J'en ſuis bien aiſe. Écoute ; ton Maître a la mine d'un verd galand.

LA BRANCHE.

Tudieu, c'eſt un joli homme. Les femmes en ſont

folles. Il a un certain air libre qui les charme. Monſieur Orgon en le mariant, aſſure le repos de trente familles pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait pouſſé à bout une fille de qualité.

LA BRANCHE.

Que dites-vous ?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confeſſe la vérité, je ſçais tout; je ſçais que Damis eſt marié; qu'il a épouſé un fille de Chartres.

LA BRANCHE.

Ouf!

M. ORONTE.

Tu te troubles, je vois qu'on m'a dit vrai, tu es un fripon.

LA BRANCHE.

Moi, Monſieur ?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendart; je ſuis inſtruit de votre deſſein; & je prétends te faire punir comme complice d'un projet ſi criminel.

LA BRANCHE.

Quel projet, Monſieur! que je meure ſi je comprens...

M. ORONTE.

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître; mais ſi tu ne me fais tout-à-l'heure un aveu ſincere de toutes choſes, je vais te mettre entre les mains de la Juſtice.

LA BRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, Monſieur, je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon eſprit, je ne devine point le ſujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler. Holà, quelqu'un; qu'on me faſſe venir un Commiſſaire.

LA BRANCHE.

Attendez, Monſieur, point de bruit. Tout innocent que je ſuis, vous le prenez ſur un ton qui ne laiſſe pas d'embarraſſer mon innocence. Allons, éclairciſſons-nous tous deux de ſang froid; ça, qui vous a dit que mon Maître étoit marié?

M. ORONTE.

Qui? Il l'a mandé lui même à un de ſes amis, à Valere.

LA BRANCHE.

A Valere, dites-vous?

M. ORONTE.

A Valere! oui; que répondras-tu à cela?

LA BRANCHE, *riant.*

Rien, parbleu; le trait eſt excellent! ah! ah! Monſieur Valere, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi!

M. ORONTE.

Comment, qu'eſt-ce que cela ſignifie?

LA BRANCHE, *riant.*

On nous l'avoit bien dit, qu'il nous régaleroit tôt ou tard d'un plat de ſa façon. Il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LA BRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premierement ce Valere aime Mademoiſelle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le ſçais bien.

LA BRANCHE.

Liſette eſt dans ſes intérêts. Elle entre dans toutes les meſures qu'il prend pour faire réuſſir ſa recherche. Je vais parier que c'eſt elle qui vous aura débité ce menſonge-là.

M. ORONTE.

Il eſt vrai.

LA BRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon Maître les a jettés tous deux, qu'ont-ils faits? Ils ont fait courir le bruit que Damis étoit marié. Valere même montre une Lettre ſuppoſée qu'il dit avoir reçue de mon Maître, & tout cela, vous m'entendez bien, pour ſuſpendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE, *bas.*

Ce qu'il dit eſt aſſez vraiſemblable.

LA BRANCHE.

Et pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Liſette gagnera l'eſprit de ſa maitreſſe, & lui fera faire quelque mauvais pas, après quoi vous ne pourrez plus la refuſer à Valere.

M. ORONTE.

Hon, hon; ce raiſonnement eſt aſſez raiſonnable;

LA BRANCHE.

Mais ma foi, les trompeurs ſeront trompés. Monſieur Oronte eſt un homme d'eſprit, homme de tête ; ce n'eſt point à lui qu'il faut ſe jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu.

LA BRANCHE.

Vous ſçavez toutes les rubriques du monde, toutes les ruſes qu'un amant mêt en uſage pour ſupplanter ſon rival.

M. ORONTE.

Je t'en réponds. Je vois bien que ton Maître n'eſt point marié. Admirez un peu la fourberie de Valere ; il aſſure qu'il eſt intime ami de Damis, & je vais parier qu'ils ne ſe connoiſſent ſeulement pas.

LA BRANCHE.

Sans doute. Malepeſte, Monſieur, que vous êtes pénétrant ! comment, rien ne vous échappe.

M. ORONTE.

Je ne me trompe gueres dans mes conjectures. J'apperçois ton Maître, je veux rire avec lui de ſon prétendu mariage : ah, ah, ah, ah.

LA BRANCHE.

Eh, eh, eh, eh, eh, eh, eh.

SCENE

SCENE XV.

Monſieur ORONTE, LA BRANCHE, CRISPIN.

M. ORONTE, *riant.*

VOus ne ſçavez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous ? Que cela eſt plaiſant ! on m'eſt venu donner avis (mais avis comme d'une choſe aſſurée) que vous étiez mariée ? Vous avez, dit-on, épouſé ſecretement une fille de Chartres. Ah, ah, ah, ah; eſt-ce que vous ne trouvez pas cela plaiſant ?

LA BRANCHE, *riant, & faiſant des ſignes à Criſpin.*

Eh, eh, eh, eh ; il n'y a rien de ſi plaiſant.

CRISPIN.

Oh, oh, oh, oh ; cela eſt tout-à-fait plaiſant.

M. ORONTE.

Un autre, j'en ſuis ſûr, ſeroit aſſez ſot pour donner là-dedans ; mais moi, ſerviteur.

LA BRANCHE.

Oh diable, Monſieur Oronte eſt un des plus gros génies !

CRISPIN.

Je voudrois ſçavoir qui peut être l'auteur d'un bruit ſi ridicule

LA BRANCHE.

Monſieur dit que c'eſt un gentilhomme appellé Valere.

CRISPIN, *faiſant l'étonné.*

Valere ! qui eſt cet homme-là ?

LA BRANCHE.

(*A Monſieur Oronte.*) Vous voyez bien, Monſieur; qu'il ne le connoît pas... (*A Criſpin.*) Eh, là, c'eſt ce jeune homme que tu ſçais ... que vous ſçavez, dis-je... qui eſt votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Ah ! oui, oui, je m'en ſouviens ; à telles enſeignes qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, & qu'il doit beaucoup ; mais qu'il couche en joue la fille de Monſieur Oronte, & que ſes créanciers font des vœux très-ardens pour la proſpérité de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment, ils n'ont qu'à s'y attendre.

LA BRANCHE.

Il n'eſt pas ſot ce Valere, il n'eſt parbleu pas ſot.

M. ORONTE.

Je ne ſuis pas bête non plus, je ne ſuis palſembleu pas bête ; & pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon Notaire ; ou plutôt, Damis, j'ai une propoſition à vous faire. Je ſuis convenu, je l'avoue, avec Monſieur Orgon de vous donner vingt mille écus en argent comptant ; mais voulez-vous prendre pour cette ſomme ma maiſon du fauxbourg Saint Germain, elle m'a couté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir ?

CRISPIN.

Je ſuis homme à tout prendre ; mais entre nous, j'aimerois mieux de l'argent comptant.

LA BRANCHE.

L'argent, comme vous ſçavez, eſt plus portatif.

M. ORONTE.

Aſſurément.

CRISPIN.

Oui, cela ſe met mieux dans une valiſe. C'eſt qu'il ſe vend une terre auprès de Chartres, je voudrois bien l'acheter.

LA BRANCHE.

Ah ! Monſieur, la belle acquiſition ! ſi vous aviez vû cette terre-là, vous en ſeriez charmé.

CRISPIN.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, & je ſuis aſſuré qu'elle en vaut bien ſoixante mille.

LA BRANCHE.

Du moins, Monſieur, du moins. Comment, ſans parler du reſte, il y a deux étangs où l'on pêche chaque année pour deux mille francs de goujon.

M. ORONTE.

Il ne faut pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion Écoutez, j'ai chez mon Notaire cinquante mille écus que je réſervois pour acheter le Château d'un certain Financier qui va bientôt diſparoître, je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, *embraſſant Monſieur Oronte.*

Ah ! quelle bonté, Monſieur Oronte ! je n'en perdrai

jamais la mémoire ; une éternelle reconnoiſſance. à mon cœur . . . enfin j'en ſuis tout pénétré.

LA BRANCHE.

Monſieur Oronte eſt le phœnix des beaux-peres.

M. ORONTE.

Je vais vous querir cet argent ; mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme.

CRISPIN.

Les créanciers de Valere vont ſe pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils ſe pendent ! je veux que dans une heure vous épouſiez ma fille.

CRISPIN.

Ah, ah, ah, que cela ſera plaiſant !

LA BRANCHE.

Oui, oui ; c'eſt cela qui ſera tout-à-fait drôle.

SCENE XVI.

CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN.

IL faut que mon Maître ait eu un éclairciſſement avec Angélique ; & qu'il connoiſſe Damis.

LA BRANCHE.

Ils ſe connoiſſent ſi bien, qu'ils s'écrivent comme tu vois ; mais graces à mes ſoins, Monſieur Oronte eſt prévenu contre Valere, & j'eſpere que nous aurons la dot en croupe, avant qu'il ſoit déſabuſé.

CRISPIN.

O ciel !

LA BRANCHE.

Qu'as-tu, Criſpin ?

CRISPIN.

Mon Maître vient ici.

LA BRANCHE.

Le fâcheux contre-tems !

SCENE XVII.

VALERE, CRISPIN, LA BRANCHE.

VALERE.

JE puis avec cette lettre entrer chez Monſieur Oronte ; mais je vois un jeune homme, ſeroit-ce *Damis* ? Abordons-le ; il faut que je m'éclairciſſe... Juſte ciel ! c'eſt Criſpin !

CRISPIN.

C'eſt moi-même. Que diable venez-vous faire ici ? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maiſon de Monſieur Oronte ? Vous allez détruire tout ce que mon induſtrie a fait pour vous.

VALERE.

Il n'eſt pas néceſſaire d'employer aucun ſtratagême pour moi, mon cher Criſpin.

CRISPIN.

Pourquoi ?

VALERE.

Je ſçai le nom de mon rival, il s'appelle Damis; je n'ai rien à craindre, il eſt marié.

CRISPIN.

Damis marié; tenez, Monſieur, voilà ſon valet que j'ai mis dans vos intérêts. Il va vous dire de ſes nouvelles.

VALERE.

Seroit-il poſſible que Damis ne m'eût pas mandé une choſe véritable? A quel propos m'avoir écrit dans ces termes....

[*Il lit la letttre de Damis.*]

DE CHARTRES.

Vous ſçaurez, cher ami, que je me ſuis marié en cette ville ces jours paſſés. J'ai épouſé ſecretement une fille de condition. J'irai bientôt à Paris, où je prétends vous faire de vive voix tout le détail de ce mariage.

DAMIS.

LA BRANCHE.

Ah, Monſieur; je ſuis au fait. Dans le tems que mon Maître vous a écrit cette lettre, il avoit effectivement ébauché un mariage; mais Monſieur Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné un groſſe ſomme au pere de la fille, & a par ce moyen aſſoupi la choſe.

VALERE.

Damis n'eſt donc point marié?

LA BRANCHE.

Bon.

CRISPIN.

Eh non.

VALERE.

Ah ! mes enfans, j'implore votre ſecours. Quelle entrepriſe as-tu formée, Criſpin ? Tu n'as pas voulu tantôt m'en inſtruire. Ne me laiſſe pas plus longtems dans l'incertitude. Pourquoi ce déguiſement ? Que prétends-tu faire en ma faveur ?

CRISPIN.

Votre rival n'eſt point encore à Paris. Il n'y ſera que dans deux jours. Je veux avant ce tems-là dégouter Monſieur & Madame Oronte de ſon alliance.

VALERE.

De quelle maniere ?

CRISPIN.

En paſſant pour Damis. J'ai déja fait beaucoup d'extravagances, je tiens des diſcours inſenſés, je fais des actions ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le pere & la mere d'Angélique. Vous connoiſſez le caractere de Madame Oronte, elle aime les louanges ; je lui dis des duretés qu'un Petit-Maître n'oſeroit dire à une femme de Robe.

VALERE.

Eh bien ?

CRISPIN.

Eh bien ? Je ferai & dirai tant de ſottiſes, qu'avant la fin du jour, je prétends qu'ils me chaſſent, & qu'ils prennent la réſolution de vous donner Angélique.

VALERE.

Et Liſette entre-t elle dans ce ſtratagême ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, elle agit de concert avec nous.

VALERE.

Ah ! Criſpin, que ne te dois-je pas ?

CRISPIN.

Demandez pour plaiſir à ce garçon-là ſi je joue bien mon rôle.

LA BRANCHE.

Ah ! Monſieur, que vous avez là un domeſtique adroit ! c'eſt le plus grand fourbe de Paris, il m'arrache cet éloge. Je ne le ſeconde pas mal à la vérité : & ſi notre entrepriſe réuſſit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALERE.

Vous pouvez tous deux compter ſur ma reconnoiſſance ; je vous promets.

CRISPIN.

Eh, Monſieur, laiſſez là les promeſſes ; ſongez que ſi l'on vous voyoit avec nous, tout ſeroit perdu. Retirez-vous, & ne paroiſſez point ici d'aujourd'hui.

VALERE.

Je me retire donc. Adieu, mes amis ; je me repoſe ſur vos ſoins.

LA BRANCHE.

Ayez l'eſprit tranquille, Monſieur, éloignez-vous vîte, abandonnez-nous votre fortune.

VALERE.

Souvenez-vous que mon ſort. . .

CRISPIN.

Que de diſcours !

VALERE.

Dépend de vous

CRISPIN, *le repouſſant.*

Allez vous-en, vous dis-je.

SCENE

SCENE XVIII.

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

ENFIN il eſt parti.

CRISPIN.

Je reſpire.

LA BRANCHE.

Nous avons eu une allarme auſſi chaude ! je mourois de peur que Monſieur Oronte ne nous ſurprît avec ton Maître.

CRISPIN.

C'eſt ce que je craignois auſſi ; mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous ſommes aſſurés du ſuccès de notre projet. Nous pouvons à préſent choiſir la route que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit ?

LA BRANCHE, *regardant de loin.*

Oui.

CRISPIN.

Bon. Je ſuis d'avis que nous prenions le chemin de Flandres.

LA BRANCHE, *regardant toujours.*

Le chemin de Flandres ; oui, c'eſt fort bien raiſonné. J'opine auſſi pour le chemin de Flandres.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'attention ?

LA BRANCHE.

Rendez graces au ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment ? Les as-tu déja vûs toi, la Branche ?

LA BRANCHE.

Eh oui, morbleu, je les ai vûs ; je ſors de chez eux : Madame Oronte eſt dans une colere horrible contre vous.

M. ORGON.

Contre moi !

LA BRANCHE.

Contre vous. Eh quoi, a-t-elle dit ; Monſieur Orgon nous manque de parole, qui l'auroit crû ? Ma fille déſormais ne doit plus eſpérer d'établiſſement.

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à ſa fille ?

LA BRANCHE.

C'eſt ce que je lui ai répondu. Mais comment voulez-vous qu'une femme en colere entende raiſon ? C'eſt tout ce qu'elle peut faire de ſens froid. Elle a fait là-deſſus des raiſonnemens bourgeois. On ne croira point dans le monde, a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouſer une fille de Chartres ; on dira plutôt que Monſieur Orgon a approfondi nos biens, & que ne les ayant pas trouvés ſolides, il a retiré ſa parole.

M. ORGON.

Fi donc ; peut-elle s'imaginer qu'on dira cela ?

LA BRANCHE.

Vous ne ſçauriez croire juſqu'à quel point la fureur

s'eſt emparée de ſes ſens. Elle a les yeux dans la tête ; elle ne connoît perſonne ; elle m'a pris à la gorge, & j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ſes griffes.

M. ORGON.

Et Monſieur Oronte ?

LA BRANCHE.

Oh, pour Monſieur Oronte, je l'ai trouvé plus moderé, lui ; il m'a ſeulement donné deux ſoufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, la Branche ; peuvent-ils être capables d'un pareil emportement ? Et doivent-ils trouver mauvais que j'aye conſenti au mariage de mon fils ? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonſtances ?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi ; je leur ai dit que Monſieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru ſe préparoit à vous faire un procès que vous avez ſagement prévenu en uniſſant les parties.

M. ORGON.

Ils ne ſe ſont pas rendu à cette raiſon ?

LA BRANCHE.

Bon, rendus ! ils ſont bien en état de ſe rendre. Si vous m'en croyez, Monſieur, vous retournerez à Chartres tout-à-l'heure.

M. ORGON *veut entrer chez M. Oronte.*

Non, la Branche, je veux les voir, & leur repréſenter ſi bien les choſes, que...

LA BRANCHE.

Vous n'entrerez pas, Monſieur, je vous aſſure; je ne ſouffrirai point que vous alliez vous faire déviſager. Si vous leur voulez parler abſolument, laiſſez paſſer leurs premiers tranſports.

M. ORGON.

Cela eſt de bon ſens.

LA BRANCHE.

Remettez votre viſite à demain. Ils ſeront plus diſpoſés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raiſon; ils ſeront dans une ſituation moins violente. Allons, je veux ſuivre ton conſeil.

LA BRANCHE.

Cependant, Monſieur, vous ferez ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non; viens la Branche, je les verrai demain.

SCENE XX.

LA BRANCHE, *ſeul.*

JE marche ſur vos pas, ou plutôt je vais trouver Criſpin. Nous voilà pour le coup au-deſſus de toutes les difficultés. Il ne me reſte plus qu'un petit ſcrupule au ſujet de la dot. Il me fâche de la partager avec un aſſocié ; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon Maître, il me ſemble que la dot m'appartient de droit toute entiere. Comment tromperai-je Criſpin ? Il faut que je lui conſeille de paſſer la nuit avec Angélique. Ce ſera ſa femme ; une fois. Il l'aime, & il eſt homme à ſuivre ce conſeil. Pendant qu'il s'amuſera à la bagatelle, je déménagerai avec le ſolide. Mais, non. Rejettons cette penſée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en ſçait auſſi long que moi. Il pourroit bien quelque jour avoir ſa revanche. D'ailleurs, ce ſeroit aller contre nos loix. Nous autres gens d'intrigue, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens. Voici Monſieur Oronte qui ſort de chez lui pour aller chez ſon Notaire ; quel bonheur d'avoir étoigné d'ici Monſieur Orgon !

SCENE XXI.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

JE vous le dis encore, Monſieur, Valere eſt honnête homme, & vous devez approfondir...

M. ORONTE.

Tout n'eſt que trop approfondi, Liſette ; je ſçai que vous êtes dans les intérêts de Valere ; & je ſuis fâché que vous n'ayez pas inventé enſemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi ! Monſieur, vous vous imaginez...

M. ORONTE.

Non, Liſette ; je n'imagine rien. Je ſuis facile à tromper. Moi ! je ſuis le plus pauvre génie du monde. Allez, Liſette, dites à Valere qu'il ne ſera jamais mon gendre. C'eſt de quoi il peut aſſurer Meſſieurs ſes créanciers.

SCENE XXII.

LISETTE, *ſeule.*

OUAIS, que ſignifie tout ceci ? Il y a quelque choſe là-dedans qui paſſe ma pénétration.

SCENE XXIII.

VALERE, LISETTE.

VALERE, *à part.*

QUOIQUE m'ait dit Criſpin, je ne puis attendre tranquillement le ſuccès de ſon artifice. Après tout, je ne ſçai pourquoi il m'a recommandé avec tant de ſoin de ne point paroître ici ; car enfin au lieu de détruire ſon ſtratagême, je pourrois l'appuyer.

LISETTE.

Ah ! Monſieur !

VALERE.

Eh bien, Liſette ?

LISETTE.

Vous avez tardé bien longtems ; où eſt la lettre de Damis ?

VALERE.

La voici ; mais elle nous ſera inutile. Dis-moi plutôt, Liſette, comment va le ſtratagême.

LISETTE.

Quel ſtratagême ?

VALERE.

Celui que Criſpin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Criſpin ; qu'eſt-ce que c'eſt que ce Criſpin ?

VALERE.

Eh parbleu, c'eſt mon valet !

LISETTE.

Je ne le connois pas.

VALERE.

C'eſt pouſſer trop loin la diſſimulation, Liſette Criſpin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne ſçai ce que vous voulez dire, Monſieur.

VALERE.

Ah ! c'en eſt trop ; je perds patience, je ſuis au déſeſpoir.

SCENE XXIV.

Madame ORONTE, ANGÉLIQUE; VALERE, LISETTE.

Madame ORONTE.

JE ſuis bien aiſe de vous trouver, Valere, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il ſuppoſer des lettres ?

VALERE.

Suppoſer, moi, Madame ! qui peut m'avoir rendu un ſi mauvais office auprès de vous ?

LISETTE.

Eh Madame ; Monſieur Valere n'a rien ſuppoſé ; il y a de la manigance dans cette affaire..... Mais voici Monſieur Oronte qui revient ; Monſieur Orgon eſt avec lui. Nous allons tout découvrir.

SCENE XXV.

M. ORONTE, M. ORGON, VALERE, Madame ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. ORONTE.

IL y a de la friponnerie là-dedans, Monſieur Orgon.

M. ORGON.

C'eſt ce qu'il faut éclaircir, Monſieur Oronte.

M. ORONTE.

Madame, je viens de rencontrer Monſieur Orgon en allant chez mon Notaire; il vient, dit-il, à Paris, pour retirer ſa parole; Damis eſt effectivement marié.

M. ORGON.

Il eſt vrai, Madame; & quand vous ſçaurez toutes les circonſtances de ce mariage, vous excuſerez...

M. ORONTE.

Monſieur Orgon n'a pu ſe diſpenſer d'y conſentir; mais ce que je ne comprends pas, c'eſt qu'il aſſure que ſon fils eſt actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

Madame ORONTE.

Cependant il y a ici un jeune homme qui ſe dit votre fils.

M. ORGON.

C'eſt un impoſteur.

M. ORONTE.

Et la Branche, ce même Valet qui étoit ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle ſon Maître.

M. ORGON.

La Branche, dites-vous ? Ah ! le pendart ! Je ne m'étonne plus s'il m'a tout-à-l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colere épouvantable contre moi, & que vous l'aviez maltraité lui.

Madame ORONTE.

Le menteur !

LISETTE, *bas.*

Je vois l'encloueure, ou peu s'en faut.

VALERE, *bas.*

Mon traître ſe ſeroit-il joué de moi ?

M. ORONTE.

Nous allons approfondir cela, car les voici tous deux.

SCENE XXVI & *derniere.*

Monſieur ORONTE, Madame ORONTE, M. ORGON, VALERE, ANGÉLIQUE, LISETTE, CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN.

EH bien, Monſieur Oronte, tout eſt-il prêt ? Notre mariage ... ouf ! qu'eſt-ce que je vois ?

LA BRANCHE.

Ahi, nous ſommes découverts, ſauvons-nous.

(*Ils veulent ſe retirer, mais Valere court à eux, & les arrête.*)

VALERE.

Oh ! vous ne nous échaperez pas, Meſſieurs le marauds, & vous ſerez traités comme vous le méritez.

(*Valere met la main ſur l'épaule de Criſpin, Monſieur Oronte & Monſieur Orgon ſe ſaiſiſſent de la Branche*).

M. ORONTE.

Ah ! ah ! nous vous tenons, fourbes.

M. ORGON, *à la Branche.*

Dis-nous, méchant ! Qui eſt cet autre fripon que tu fais paſſer pour Damis ?

VALERE.

C'eſt mon Valet.

Madame ORONTE.

Un Valet, juſte ciel, un Valet.

VALERE.

Un perfide qui me fait accroire qu'il eſt dans mes intérêts, pendant qu'il employe pour me tromper le plus noir de tous les artifices.

CRISPIN.

Doucement, Monſieur, doucement ; ne jugeons point ſur les apparences.

M. ORGON, *à la Branche.*

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commiſſions que je te donne.

LA BRANCHE.

Allons, Monſieur, allons ; bride en main, s'il vous plaît ; ne condamnons point les gens ſans les entendre.

M. ORGON.

Quoi ! tu voudris ſoutenir que tu n'es pas un maître fripon.

LA RANCHE, *d'un ton pleureur.*

Je ſuis un fripon, fort bien. Voyez les douceurs qu'on s'attire en ſervant avec affection.

VALERE, *à Criſpin.*

Tu ne demeureras pas d'accord non plus que toi, que tu es un fourbe, un ſcélérat ?

CRISPIN, *d'un ton emprunté.*

Scélérat, fourbe ; que diable, Monſieur, vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout.

VALERE.

Nous aurons encore tort de ſoupçonner votre fidélité, traîtres !

M. ORONTE.

Que direz-vous pour vous juſtifier, miſérables ?

LA BRANCHE.

Tenez, voilà Criſpin qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN.

La Branche vous expliquera la choſe en deux mots.

LA BRANCHE.

Parle, Criſpin ; fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, la Branche ; tu les auras bientôt déſabuſés.

LA BRANCHE.

Non, non ; tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN.

Eh bien, Meſſieurs ; je vais vous dire la choſe tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégoûter par mon air ridicule Monſieur & Madame Oronte de l'alliance de Monſieur Orgon, & les mettre par là dans une diſpoſition favorable pour mon Maître ; mais au lieu de les rebuter par mes manieres impertinentes ;

impertinentes ; j'ai eu le malheur de leur plaire, ce n'eſt pas ma faute, une fois.

M. ORONTE.

Cependant, ſi on t'avoit laiſſé faire, tu aurois pouſſé la feinte juſqu'à épouſer ma fille.

CRISPIN.

Non, Monſieur, demandez à la Branche ; nous venions ici vous découvrir tout.

VALERE.

Vous ne ſçauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puiſſe nous éblouir ; puiſque Damis eſt marié, il étoit inutile que Criſpin fit le perſonnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Eh bien, Meſſieurs ; puiſque vous ne voulez pas nous abſoudre comme innocens, faites-nous donc grace comme à des coupables. Nous implorons votre bonté.

(*Il ſe met à genoux devant M. Oronte.*)

LA BRANCHE, *ſe mettant auſſi à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN.

Franchement, la dot nous a tantés. Nous ſommes accoutumés à faire des fourberies, pardonnez-nous celle-ci à cauſe de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non ; votre audace ne demeurera point impunie.

LA BRANCHE.

Eh, Monſieur, laiſſez-vous toucher, nous vous en conjurons par les beaux yeux de Madame Oronte.

CRISPIN.

Par la tendreſſe que vous devez avoir pour une femme ſi charmante.

Madame ORONTE.

Ces pauvres garçons me font pitié ; je demande grace pour eux.

LISETTE, *bas.*

Les habiles fripons que voilà !

M. ORGON.

Vous êtes bien heureux, pendarts, que Madame Oronte s'intéreſſe à vous.

M. ORONTE.

J'avois grande envie de vous faire punir ; mais puiſque ma femme le veut, oublions le paſſé ; auſſi-bien je donne aujourd'hui ma fille à Valere, il ne faut ſonger qu'à ſe réjouir... (*Aux Valets.*) On vous pardonne donc ; & même ſi vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je ſerai encore aſſez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN, *ſe relevant.*

Oh ! Monſieur, nous vous le promettons.

LA BRANCHE, *ſe relevant.*

Oui, Monſieur ; nous ſommes ſi mortifié de n'avoir

pas réuſſi dans notre entrepriſe, que nous renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'eſprit, mais il en faut faire un meilleur uſage; & pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires. J'obtiendrai pour toi, la Branche, une bonne commiſſion.

LA BRANCHE.

Je vous réponds, Monſieur, de ma bonne volonté.

M. ORONTE.

Et pour le Valet de mon gendre, je lui ferai épouſer la fillole d'un ſous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, Monſieur, de mériter par ma complaiſance toutes les bontés du parrain.

M. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus longtems. Entrons; j'eſpere que Monſieur Orgon voudra bien honorer de ſa préſence les nôces de ma fille.

M. ORGON.

J'y veux danſer avec Madame Oronte.

[*Monſieur Orgon donne la main à Madame Oronte, à Valere & à Angélique.*]

FIN.

STITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1975
OF OXFORD
LIBRARY

- 74755561